Marie Darrieussecq fait face aux migrants

● «La mer à l'envers» a été un livre long à écrire. L'écrivaine a abandonné deux fois son récit, elle en a fait quatre versions. Elle raconte sa propre odyssée pour parvenir à raconter la migration.

PASCALE FREY

Son premier roman, «Truismes», l'un des événements littéraires de l'année 1996, révéla son talent. Allait-elle confirmer l'essai? Plus de deux décennies ont filé et Marie Darrieussecq fait partie intégrante du paysage culturel français. Celle qui fut aussi psychanalyste pendant une dizaine d'années, hume l'air du temps, capte les états d'âme, s'interroge sur le monde dans lequel nous vivons. Son nouveau récit, «La mer à l'envers», symbolise bien ses préoccupations: une femme en crise, des migrants échoués et abandonnés par tous, et notre impuissance face à ce phénomène qui se transforme parfois en tragédie. Un livre qui lui a donné du fil à retordre… Elle nous raconte pourquoi.

Vouliez-vous raconter l'histoire d'une femme un peu perdue ou plutôt celle d'un migrant?
C'est l'histoire d'une rencontre entre ces personnages, Rose et Younès. Tous deux se trouvent dans une trajectoire de vie où ils tâtonnent. Lui a fui son pays. Elle subit la crise de la quarantaine. Elle ne sait pas si elle doit quitter son mari, elle est une mère qui fait ce qu'elle peut, et pour tenter de trouver des réponses, boit trop. J'éprouve beaucoup de sympathie pour elle. Rose était déjà apparue adolescente dans «Clèves» (2011), puis une deuxième fois dans «Il faut beaucoup aimer les hommes» (Prix Médicis en 2013), où elle était la meilleure amie de l'héroïne. Elle y jouait un rôle très secondaire, et j'ai tout un réservoir de ces personnages, adolescents dans les années 80, dont je vais raconter des bouts de vie. Je n'ai plus envie d'inventer de nouveaux héros, cela me paraît artificiel.

Quel fut le point de départ de «La mer à l'envers»?
Une croisière que j'ai faite en 2012 avec mes enfants, poussée par ma maman! C'était atroce, le sommet du capitalisme le plus désinhibé, avec des tombereaux de nourriture déversés chaque jour. Et ces paquebots croisent la route des migrants. Lorsque nous nous sommes retrouvés au large de Lampedusa, j'ai eu une prise de conscience soudaine. Je regardais la mer, me demandant: «Où sont-ils?». J'ai effectué quelques recherches et j'ai lu qu'en Italie, on relevait seulement deux cas de paquebots ayant sauvé des migrants. J'ai pensé qu'il y avait un sujet de roman, mais il m'a pris beaucoup de temps.

Pourquoi? Il fut difficile à écrire?
Très difficile. L'immigration est le grand sujet contemporain, mais comment le raconter? J'avais mon héroïne, cette femme à la fois un peu perdue et très obstinée. Elle affronte le monde sans outil conceptuel, mais au fond, face à ce phénomène, tout le monde se retrouve au même niveau, qu'il s'agisse des citoyens ou des chefs d'État avec cette seule question: «Que fait-on?» Je n'ai bien sûr pas la réponse, mais en tant que romancière, ce que je peux faire, c'est essayer de poser la question de la meilleure façon possible, et pousser les lecteurs et les lectrices à se la poser également.

Avez-vous enquêté sur le sujet?
Je suis allée au Niger, invitée par le centre culturel français, où j'ai rencontré de nombreuses personnes refoulées de Libye et j'y ai recueilli plein de récits. Je suis allée Porte de la Chapelle à Paris, et bien sûr à Calais. Là-bas, la situation est totalement délirante. Les migrants n'en peuvent plus, les policiers n'en peuvent plus, les camionneurs n'en peuvent plus. Je me suis retrouvée avec une centaine de témoignages dont je ne savais que faire, écrasée par le réel.

Avez-vous eu peur de devoir renoncer?
J'ai abandonné deux fois. Et pendant ce laps de temps, j'ai écrit deux autres livres: «Être ici est une splendeur», une biographie de la peintre allemande Paula Modersohn-Becker, et «Notre vie dans les forêts», un roman de science-fiction inspiré de ce que j'avais vu à Calais. J'avais des problèmes éthiques et esthétiques: comment incarner le migrant, quelle parole lui donner?

N'avez-vous pas été tentée de choisir un document plutôt qu'une fiction?
J'ai publié un reportage sur le site d'Arte, qui m'a un peu déchargée du réel. Mais mon domaine, c'est le roman. J'ai senti un déclic lorsque j'ai trouvé le prénom de mon jeune migrant: Younès, la traduction arabe de Jonas. Jonas qui fut recraché par la baleine sur le rivage. Cela m'a redonné la force de poursuivre, comme l'a fait cette chanson de David Bowie, «We Can Be Heroes Just For One Day», signifiant que Rose peut être une héroïne juste pour un moment.

Travaillez-vous toujours de la même manière?
Oui, toujours. Mais ce récit a été particulièrement long, j'en ai écrit quatre versions. Je ne commence pas toujours par mener une enquête avant de me lancer dans un livre, mais je me nourris de discussions. Et surtout, je fais confiance à mon imagination, je rêve et je marche beaucoup. Et un jour ça démarre. Ensuite, ça va vite.

Qu'avez-vous mis de vous dans Rose?
Elle est psychologue, et j'ai été psychanalyste pendant une dizaine d'années. J'ai arrêté parce que je voyageais trop et cela devenait difficile pour les patients. Je suis devenue psychanalyste pour deux raisons: parce que je devais quelque chose à la psychanalyse qui m'a sauvé la vie. Et parce que je savais que je pouvais le faire. Je n'aurais pas pu devenir géographe, ou patineuse artistique, mais psy, oui. Et cela fut irrésistible. Je l'ai été avec passion.

Est-ce que vos patients ont été une source d'inspiration pour vos romans?
Non, tout d'abord parce que c'est interdit. Et puis, si chaque vie est singulière, en réalité toutes les vies se ressemblent. Ce que vous entendez dans votre cabinet n'est souvent pas racontable, car ce ne sont pas des récits, mais des spirales sans cesse reprises sous des angles différents.

Mais vous êtes un peu la psychanalyste de Rose, votre héroïne.
Tout ce que je peux vous répondre, c'est que si mes personnages avaient fait une psychanalyse, ils n'en seraient pas là et je n'aurais pas pu écrire leur histoire!

Y a-t-il un fil rouge entre tous vos livres?
Les clichés, les formules toutes faites que je débusque et sous lesquelles je vais voir ce qu'il y a.

Avec votre premier roman «Truismes», vous avez remporté un énorme succès. Est-ce que cela facilite une jeune carrière ou cela la complique-t-il?
Un peu les deux, mais cela m'a surtout donné beaucoup de force. J'avais 27 ans, et c'est une grande chance. Les éditeurs étrangers, les lecteurs me sont restés très fidèles.

Avez-vous déjà commencé à écrire votre prochain livre?
J'ai débuté un essai sur l'insomnie, un genre plus facile et plus intéressant lorsque l'on ne dispose pas de longues heures devant soi pour écrire. J'ai aussi plusieurs romans en tête. Ils frappent à la porte, et je vais voir celui qui frappe le plus fort!

À LIRE
«La mer à l'envers» de Marie Darrieussecq, POL, 247 p.

Contrôle qualité

Marie Darrieussecq: «En tant que romancière, ce que je peux faire, c'est essayer de poser la question de la meilleure façon possible, et pousser les lecteurs et les lectrices à se la poser également.»
Frédéric Stucin/Pasco

«La mer à l'envers» au large de Lampedusa

Rose part en croisière avec ses deux enfants adolescents, un de ces énormes paquebots qui vous donnent l'illusion de voyager sans bouger de votre cabine. Arrivé au large de Lampedusa, le bateau s'arrête pour sauver des migrants en train de se noyer. Rose fait la connaissance de Younès, un garçon qui pourrait être son fils. Rose se sent concernée par le sort de ce très jeune homme. Concernée mais pas impliquée. Que faire? Elle lui donne un téléphone, une parka, et pense avoir accompli sa mission.

Une fois les migrants débarqués sur la terre ferme, chacun peut reprendre sa route. Et Rose continuer à se poser des questions sur son avenir. Psychologue, elle ne sait pas si elle veut continuer à pratiquer son métier, ni si elle veut quitter son mari, un agent immobilier alcoolique. Elle savait qu'en donnant ce téléphone à Younès il aurait son contact, mais elle ne pensait pas qu'il l'appellerait régulièrement. Qu'il l'appellerait même au secours. Que faire? Chambouler sa vie et celle de sa famille pour l'accueillir ou continuer à l'ignorer? Roman sur les migrants autant que sur une femme en pleine crise existentielle, «La mer à l'envers» suit l'évolution de Rose qui de femme peu concernée par ce problème humanitaire, va peu à peu repenser sa vie et sa place dans le monde d'aujourd'hui.

Passage du livre

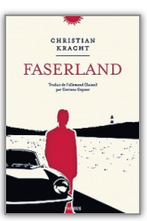
Michel Audétat
Journaliste

Christian Kracht à travers l'Allemagne et les années 1990

À quelques kilomètres près, s'il avait vu le jour à Rougemont ou à Château-d'Œx, Christian Kracht aurait pu être un écrivain romand. Mais le destin l'a fait Bernois. Né à Saanen, en 1966, il s'est donc tourné vers l'Allemagne où «Faserland» a reçu un accueil triomphal. Vingt-quatre ans plus tard, ce premier roman paraît en traduction française, après «Imperium» et «Les morts». Associé par la critique germanique au genre nébuleux de la *poplitteratur*, il jouit de ce label publicitaire qui suggère le phénomène de société: «livre culte».

Le sens le plus évident du roman va du Nord au Sud. Parti de l'île de Sylt pour des raisons que lui seul connaît, le narrateur dérive à travers l'Allemagne en passant par Hambourg, Francfort, Munich et aboutit au cimetière de Kilchberg, près de Zurich, où il a du mal à dénicher la tombe de Thomas Mann. Le récit est scandé de rencontres, de beuveries et de souvenirs qui remontent comme des aigreurs d'estomac. Dans ce roman plus tapissé de marques qu'un coureur automobile, on ne boit pas des bières mais des Ilbesheimer. Esquissant la conception kitsch de l'histoire qui s'épanouira dans ses romans suivants, Christian Kracht décrit un monde où l'on est d'abord ce que l'on porte. Jean Paul Gaultier ou Christian Lacroix? Veston de tweed ou veste Barbour? Sous quels habits trouver sa place dans le monde?

Les personnages secondaires sont des Kleenex; l'auteur s'en débarrasse avant d'avoir à les approfondir. C'est plutôt le décor qui retient l'attention: ces années 1990 sur lesquelles Christian Kracht répand son humour sarcastique et désinvolte. «Faserland» témoigne d'une époque où l'on s'est mis à boire des eaux minérales suédoises, à porter des lunettes aux branches colorées, à utiliser le mot «espace» à tout propos (Espace santé, Espace saveurs…), à prendre l'avion comme le métro et à tenir l'ordre libéral pour le fin mot de l'histoire humaine. Bien vu. On s'amuse. Et on se dit que ces navrantes *nineties* ne méritaient pas d'exister.



À LIRE
«Faserland», Christian Kracht, traduit de l'allemand par Corinna Gepner, Phébus, 151 p.

Contrôle qualité